

Amour,

MENSONGES et tartes

au Citron



Katy Cannon

KATY CANNON

ado et Compagnie

Amour,
MENSONGES *et tartes*
au *Citron*



Katy Cannon

Traduit de l'anglais par Emmanuelle Pingault

À Gemma, pour tout

À propos des recettes...

Les recettes de ce livre sont là pour vous inspirer. Faites-en donc le point de départ de votre voyage gustatif. En suivant Laurie, Léo et leur bande de copains, j'espère que vous découvrirez quelques techniques, astuces et idées.

Toutefois, l'art de cuisiner est trop riche pour tenir dans un si petit volume ! À vous de mener vos propres expériences, avec d'autres ingrédients et de nouvelles méthodes. Avant de passer à l'acte, n'hésitez pas à vous renseigner sur les termes inconnus et les tours de main. Pour en savoir plus, vous avez à votre disposition des milliers de livres de cuisine et de sites de recettes !

J'espère surtout que vos préparations vous régaleront et que vous les partagerez avec vos amis, votre famille... et avec moi ! J'aimerais beaucoup voir des photos aussi.

Katy

Sommaire

Ce qu'il vous faut	11
Croquants au gingembre	14
Biscuits au chocolat	25
Gâteau Victoria	40
Muffins aux bleuets	58
Tarte à la citrouille	72
Pain blanc	86
Biscuits de Noël	102
Tartelettes aux fruits secs	114
Muffins de Noël	129
Quiche aux asperges	144
Cake de grand-mère au gingembre	160
Tarte Bakewell	172
Brioche	183
Gâteau d'anniversaire	195
Tarte au citron	211
Pizza minute	225
Pain aux pacanes	235
Brownies au chocolat	250
Rouleaux à la cannelle	268

Ce qu'il vous faut

Un saladier.

Une cuillère en bois.

Un plat allant au four.

Une recette.

Des ingrédients.

Et un four.

Il existe une gamme infinie d'ustensiles de cuisine dont la plupart sont utiles, mais pas tous. Si vous êtes débutant, vous n'en avez pas vraiment besoin. Cuire au four des plats salés ou sucrés est à la portée de tous. Tout ce qu'il vous faut pour vous lancer, c'est de l'enthousiasme... et un coin pour cuisiner.

« Chez soi » est une étrange expression.

Elle n'a pas le même sens pour tout le monde. Chacun est persuadé que son mode de vie et les habitudes de sa famille sont la norme. Quant aux autres, ils sont forcément bizarres.

Ça veut peut-être dire que nous sommes tous normaux, chacun à sa façon. Et que nous sommes tous un peu bizarres aussi.

N'empêche, demandez à un groupe d'amis ce que signifie « chez soi », selon eux ; vous obtiendrez autant de réponses qu'il y a d'individus.

Une fois passées les définitions « endroit où on habite » et « ma famille, évidemment », les véritables réponses viendront. Celles qui comptent.

Sentiment d'appartenance. Confort. Détente. Espace.

Pour certains, cela se résume à une couleur. Pour d'autres, au parfum des biscuits au chocolat en train de cuire. Ou au son de leur groupe préféré à la radio.

Pour Justine, il s'agit d'un lieu où quelqu'un se trouve déjà, quelqu'un qui l'attend. Pour Arthur, c'est un cocon sans danger et sombre, où il peut être pleinement lui-même – même s'il change régulièrement d'identité. Pour Yamina,

c'est le soleil d'été sur sa peau et un coin pour bronzer. Pour Éléa, c'est le parfum à la lavande de sa grand-mère.

Léo affirmait que « chez lui », c'était de la musique à fond, une écœurante odeur d'huile de vidange et le contact du métal sur ses doigts. Il mentait, mais il nous fallut longtemps pour le comprendre.

Et pour moi ? Mon chez-moi, c'est une cuisine. De longs plans de travail clairs et nets, en acier inoxydable ou en bois ciré. Bien alignés à portée de main, des bols d'ingrédients que j'ai pesés afin de les mélanger et de les incorporer pour créer quelque chose. Un mélangeur argenté qui brille, des emporte-pièces de toutes les formes imaginables.

Mentalement, je suis un cordon-bleu mondialement célèbre ; les gens font la queue pendant des heures pour croquer mes petits gâteaux à la framboise. Je fais la une de tous les magazines de gastronomie, quand je n'anime pas mon émission télévisée.

Je sais, je sais. Pas la peine de me le dire. Je suis cinglée. Et je n'ai que seize ans.

En tout cas, ce qu'il faut savoir, c'est que l'année dernière, je ne savais plus ce que voulait dire « chez soi ». Maintenant, je le sais, grâce au Club des cuistots. Et à Léo.

Croquants au gingembre

Ouvrez le sachet.

Disposez le contenu sur un plateau.

Servez à des élèves sans méfiance.

La dernière fois que j'avais attendu à la porte du bureau du directeur, j'étais déléguée de classe et je venais chercher mon épinglette scintillante, symbole de mes responsabilités. Cette fois, je n'avais aucune idée de ce qui m'amenait là, tout en me doutant que je ne repartirais pas avec un insigne éblouissant.

Bien sûr, ça aurait pu être pire. Je n'étais pas la seule à attendre mon tour, ce jour-là, et le garçon assis en face de moi avait apparemment des ennuis bien plus graves.

J'aimerais prétendre que je ne l'avais pas reconnu immédiatement, mais Hugo Léogrange avait sa réputation dans l'établissement. Nous n'étions plus dans la même classe depuis plusieurs années, mais il n'était pas de ceux que l'on oublie.

Hugo Léogrange, « Léo » pour presque tout le monde, était avachi sur le siège d'en face et observait ses mains. Ses boucles sombres pendaient sur son visage ; on aurait dit qu'il contemplait l'avenir. Or, même si je le connaissais mal, ce n'était pas très crédible.

Quand il leva les yeux, je ne fus pas assez rapide pour détourner mon regard et il me surprit en train de l'observer. Il haussa un sourcil.

– Je n’aurais pas pensé te croiser ici. Toi, la déléguée de classe...

Était-ce la première fois qu’il s’adressait à moi depuis quatre ans ? Probablement. Les garçons comme Léo ne parlaient pas avec les filles comme moi.

Constatant que je ne répondais pas, il s’adossa et étira ses jambes devant lui, tout en me regardant du coin de l’œil. M’abstenir de réagir m’avait beaucoup servi, l’année précédente. J’avais constaté que la plupart des gens abandonnaient alors la conversation et me fichaient la paix.

Pas Léo, apparemment.

– Je parie que tu es ici pour recevoir une récompense ! Cent de moyenne, ce genre de truc.

Je me détournai sans relever. Étant donné que ma dernière dissertation m’avait valu « B moins », son idée ne tenait pas debout. Il reprit :

– À moins que tu ne viennes régulièrement discuter avec le directeur. Pour lui rapporter les infos qui circulent, le tenir au courant.

Là, il me cherchait. Mais j’avais joué à ça plus souvent que lui. Il était temps de renverser les rôles.

– Et toi ? ripostai-je. Tu es là pour quoi, aujourd’hui ? Je veux dire, par rapport à hier. Ou à tous les autres jours. Tu as encore mis le feu quelque part ?

Un grand sourire lui fendit le visage.

– Mais elle parle ! On raconte que tu as perdu ta langue.

Je contemplai le plafond. Je me moquais de ce qu’on disait de moi. Et je ne le rangeais pas parmi ceux qui écoutaient les racontars.

– Je parle quand le sujet en vaut la peine, dis-je.

– Donc, j'en vau la peine? s'exclama-t-il, feignant l'étonnement. Je suis flatté.

Je roulai les yeux et me détournai. Non, je n'avais rien à faire de Léo. C'était même pour ça, peut-être, que je lui avais parlé. Il ne faisait pas partie de mon univers. Je n'avais jamais fréquenté son cercle, même avant les événements de l'année précédente. Je ne fréquentais plus personne, d'ailleurs. La probabilité que nos vies se croisent de nouveau était très faible. Il me restait deux trimestres et demi de cours avant le congé de révision et les épreuves de fin d'année.

– Tu ne m'as pas répondu, remarquai-je. Tu es là pour quoi?

– Toi non plus, tu ne m'as pas répondu.

Léo passa ses mains derrière sa tête, les doigts croisés, et attendit.

J'étudiai mes ongles soigneusement limés.

– Il paraît que tu as ravagé l'atelier de menuiserie, dis-je.

Le sourire de Léo s'élargit.

– On dit ça? Ma foi, ça me va.

– Ce n'est pas vrai?

– C'est assez proche de la vérité pour être gobé par les autres, déclara Léo.

Ce n'était pas une réponse. À l'école, on adorait les rumeurs. J'étais bien placée pour le savoir. J'en avais entendu assez qui me concernaient, moi ou ma famille, l'année précédente. Et aucune ne rapportait la vérité, loin de là.

La tête de M. Rougier apparut à la porte de son bureau.

– Laurie? Entre, s'il te plaît.

Je me levai, lissai ma jupe et m'efforçai de balayer Léo de mon esprit en entrant dans la pièce minuscule. M. Rougier s'était déjà réinstallé derrière son bureau. Nous étions séparés par un monceau de dossiers et de livrets d'exercices,

au sommet duquel une assiette de croquants au gingembre tenait en équilibre.

– Assieds-toi, dit-il.

Il me souriait comme si nous étions deux amis qui se croisent tous les jours. Alors que ce n'était pas le cas, mais alors pas du tout.

– Tu veux un biscuit ?

Je me mordis la lèvre et secouai la tête, tout en m'efforçant de freiner mon cerveau qui cherchait frénétiquement à comprendre pourquoi j'avais été convoquée. Au départ, prise de panique, j'avais cru qu'il s'était passé quelque chose de grave. Puis j'avais compris que dans ce cas-là, M. Rougier ne m'aurait pas demandé de passer le voir à l'heure du dîner en me croisant dans le couloir, ce matin-là. Je savais trop bien ce qui arrivait en cas de vrai drame. La secrétaire, avec ses gros yeux tristes, apparaissait à la porte de la salle de cours pour appeler l'élève qu'elle devait accompagner chez le directeur. Je le savais, puisque cela m'était arrivé un an plus tôt.

– Tu as deviné pourquoi je t'ai demandé de venir, j'en suis sûr, commença M. Rougier en choisissant un biscuit.

Je ne répondis pas. Il n'avait pas envie de s'entendre dire : « Je n'en ai pas la moindre idée. »

Sans se laisser décontenancer, il se cala contre le dossier de son fauteuil pour m'examiner, exactement comme Léo. Cette similitude me donna envie de rire, mais ce n'était pas non plus ce que M. Rougier attendait de moi.

– Plusieurs de tes professeurs sont venus me parler, depuis quelques mois, finit-il par déclarer. Ils se font tous du souci pour toi.

– Tout va bien.

C'était ma réponse automatique dans ce genre de situation.

M. Rougier ouvrit un dossier.

– Tu as arrêté toutes tes activités parascolaires, même la musique. Tu as abandonné ta fonction de déléguée de classe au cours de l'année dernière, ce qui réduit tes chances de le redevenir un jour. Tu ne fais plus partie de l'équipe de collecte de fonds, tu n'assistes plus aux animations ni aux réunions...

– C'est parce que les épreuves de fin d'année approchent, expliquai-je. Ma mère et moi, on a décidé que je devais me concentrer sur les cours.

C'était presque vrai. Maman n'avait probablement pas remarqué que j'avais tout laissé tomber. En revanche, l'argument de la concentration était vrai. Je devais obtenir de bonnes notes si je voulais quitter la maison et faire... quelque chose.

– C'est louable, à ceci près que tes résultats demeurent fragiles... (M. Rougier fronça légèrement les sourcils tandis qu'il parcourait mon dossier, tout en mâchant son biscuit.) Y compris dans les matières qui te plaisent et te rapportaient jusqu'ici de bonnes notes. Selon tes professeurs, tu manques d'enthousiasme.

– J'ai passé une année difficile, plaidai-je en le regardant droit dans les yeux.

Ses joues rougirent légèrement et il tourna une page en bredouillant. J'ajoutai :

– Je suis sûre que vous comprenez pourquoi je manque un peu d'enthousiasme.

– Évidemment. Ce deuil nous a tous attristés, tu le sais. Et l'établissement tout entier, de manière solidaire, s'efforce de te soutenir depuis que ton père... n'est plus là. Mais...

Il y avait donc un mais ? Comment pouvait-il y avoir un mais ? Si j'avais déserté les spectacles et les fêtes de fin d'année, c'était pour la meilleure raison possible. Comment pouvait-on imaginer que ce genre d'événement comptait pour moi, alors que Papa était mort ?

– Mais nous sommes inquiets, acheva M. Rougier, effaçant en partie mon agacement.

– Tout va bien, répétais-je un peu plus fermement en tendant la main pour prendre un biscuit, comme si cela était ma déclaration.

– C'est vrai ?

M. Rougier se pencha pour s'accouder et me regarder d'un air solennel.

– Laurie, depuis un an, tu as dû faire face à des épreuves que la plupart des adolescents n'ont pas à endurer. On peut comprendre que tu portes un autre regard sur l'école, la vie, les gens. Mais rentrer dans sa coquille n'est pas une solution. Quand les temps sont durs, on a besoin d'être entouré, soutenu, d'avoir des amis.

De toute évidence, M. Rougier ignorait que mes amis ne m'avaient été d'aucun secours et m'avaient laissée les repousser, sans comprendre mon comportement ni mon chagrin. Mais je n'avais pas besoin d'eux. En plus, ce n'était pas ça, le problème. Le problème, c'était que je passais des heures à rédiger des dissertations parfaites, à recopier les notes prises en cours jusqu'à ce qu'elles soient impeccables, à tel point que je n'avais plus le temps de tout faire. En fin de compte, je rendais un ou deux devoirs exemplaires et quatre ou cinq autres griffonnés à la va-vite.

– J’ai parlé à ta professeur principale, et elle confirme que tu es renfermée depuis des mois. Peut-être même dépressive. Elle dit que tu as maigri...

– Pas du tout!

Je croquai mon biscuit à pleines dents.

– Quoi qu’il en soit, j’ai discuté avec Mme Bernard, la conseillère pédagogique, et, d’après elle, quelques séances en tête à tête pourraient t’aider.

Je sentis la panique monter en moi mais, quand je me mis à protester, M. Rougier leva simplement la main et parla d’un ton plus fort.

– Je sais, tu as vu une conseillère l’année dernière, mais il serait bon que tu parles à quelqu’un encore une fois, puisqu’un peu de temps s’est écoulé.

– Je n’ai pas besoin de conseils, affirmai-je. Tout va bien.

M. Rougier soupira.

– Non, Laurie, tout ne va pas bien.

– Alors, c’est obligatoire ?

– Tant qu’on n’aura pas constaté que tu t’impliques davantage, que tu te consacres à la vie de l’école, que tu participes aux cours... eh bien oui, je le crains.

Je cherchai un argument, un mot à dire pour tout arrêter, sans succès. Apparemment, il ne suffisait plus de répéter « tout va bien ».

– Mme Bernard m’a aussi confié qu’elle aimerait rencontrer ta mère. Ici, à l’école, ou chez vous, si c’est plus facile.

– Non !

C’était hors de question. Jamais.

Je ne sais pas si ma voix avait trahi ma panique, mais M. Rougier ne manqua pas d’y voir un point faible dont il profita aussitôt.

– Mme Bernard travaille avec les services sociaux, ajouta-t-il en me regardant attentivement. Même si tu es persuadée que tu n’as besoin de personne, ce n’est peut-être pas le cas de ta mère. Après tout, elle a perdu quelqu’un, elle aussi.

« Si elle n’avait perdu que ça... » Cette riposte me brûla les lèvres et je ravalai un éclat de rire hystérique. C’était un moment sérieux. Un moment dangereux. Je devais trouver une échappatoire. Un moyen de le convaincre que j’allais bien.

Je me mordis la joue, le temps de raviver mes leçons du club de théâtre – autre activité abandonnée – afin d’afficher un air malheureux et résigné. M. Rougier devait croire que j’approuvais ses arguments, même si ce n’était pas vrai.

– Écoutez, monsieur Rougier. J’ai été un peu... déconcentrée ces temps-ci. Et je sais que cette année compte, que mes notes doivent remonter. Mais j’ai eu un mal fou à renouer avec mes amis, après ce qui s’est passé. (Je me tus un moment, histoire de soigner mes effets.) Je dois... aller de l’avant, j’en suis consciente. Seulement, je ne pense pas que je redeviendrai celle que j’étais.

Je levai les yeux pour vérifier qu’il gobait tout et, derrière son visage qui se détendait, j’aperçus un papier épinglé sur le tableau d’affichage. Ce prospectus allait changer mon année scolaire. Il représentait un biscuit orné de perles de sucre rose, sous lequel était écrit, en lettres arrondies : *Club des cuistots*. Soudain, je revis Mlle Anderson nous expliquer qu’elle allait fonder un club, pour les élèves de quatrième et cinquième secondaire qui voulaient apprendre à cuisiner, même ceux qui n’avaient pas choisi l’option technologie alimentaire.

– Je veux redémarrer, prétendis-je en lui adressant un regard assuré. Et je compte m’inscrire au nouveau club de cuisine, après les vacances.

– Le Club des cuistots ? demanda M. Rougier, dubitatif.

– Absolument, dis-je, presque séduite par mon idée. Mon père et moi, on adorait cuisiner ensemble. Ça m’a beaucoup manqué cette année.

Une bonne dose de vérité ne pouvait que m’aider. Or cuisiner me manquait bel et bien. Le jour où Mlle Anderson avait annoncé cette nouvelle activité, je m’étais dit, l’espace d’un instant, que je pourrais y participer. Ensuite, j’avais songé que je devrais y fréquenter des gens, et cela m’avait découragée. Pourtant, puisque je devais montrer à mon entourage que j’étais une fille normale, avec des centres d’intérêt, le Club des cuistots avait du bon. Il était tout nouveau, ce qui m’épargnerait de m’insérer dans un groupe déjà formé avec ses règles établies. Et il était dirigé par Mlle Anderson, la nouvelle prof de technologie alimentaire, qui était arrivée des États-Unis à la rentrée et que j’aimais bien.

Pour couronner le tout, cela me fournirait une raison de rester loin de chez moi pendant une ou deux heures de plus, au moins une fois par semaine. Un avantage non négligeable.

– Ça pourrait faire remonter mes notes en technologie alimentaire, ajoutai-je.

– Eh bien, c’est... une bonne idée, ma foi, commenta M. Rougier en fronçant encore les sourcils. Mais je tiens quand même à ce que tu voies régulièrement Mme Bernard.

Il me tendit une feuille où étaient notés des horaires et un numéro de salle.

Je la saisis à contrecœur. En dix minutes à peine, j’étais devenue à la fois le dossier phare de la conseillère

pédagogique et pâtissière du dimanche. Mais, du moment que cela tenait Mme Bernard loin de chez moi – tout comme les services sociaux –, je n’avais pas à me plaindre.

Je fus enfin raccompagnée vers la sortie. J’entendis M. Rougier soupirer quand il vit Léo derrière la porte.

– Hugo Léogrange... dit-il avec lassitude. Entre donc.

Je haussai les sourcils en voyant Léo se lever sans se presser, comme si sa seule présence était un honneur qu’il faisait à M. Rougier.

– Amuse-toi bien, lui dis-je.

Il roula des yeux.

– Ben voyons. Si ça se trouve, ils vont me virer définitivement, ce coup-ci.

C’était envisageable, s’il avait épuisé ses recours et si ce qu’on lui reprochait était assez grave.

Mais il n’en fut rien.

La suite nous démontra que je venais d’inspirer à M. Rougier une bien meilleure idée pour punir Léo.

Biscuits au chocolat

1. *Préchauffez le four à 180 °C.*
2. *Travaillez en pommade 125 g de beurre doux et 200 g de sucre de canne complet, au mélangeur ou à la cuillère en bois.*
3. *Incorporez 1 cuillère à thé d'extrait de vanille et 1 œuf légèrement battu.*
4. *Ajoutez 200 g de farine blanche, ½ cuillère à thé de poudre à pâte et 1 pincée de sel.*
5. *Quand le mélange est homogène, incorporez 200 g de copeaux de chocolat.*
6. *Posez des cuillerées de pâte sur une plaque à pâtisserie beurrée et garnie de papier parchemin, en leur laissant la place de gonfler.*
7. *Enfournez 15 à 20 min, jusqu'à ce que les biscuits soient à peine dorés.*